

# FOLK BLUES REMAINS

## Entretiens croisés

*Pourquoi avoir choisi de travailler sur le blues ?*

— **Benjamin de la Fuente.** Parce qu'on adore ça et qu'on n'en avait jamais joué ! Plus sérieusement, de manière plus « conceptuelle », parce que cette musique n'est pas du tout considérée par les compositeurs dits « classiques » dont je fais partie. Alors que c'est une musique traditionnelle qui a autant de valeur que la musique japonaise ou la musique indienne qui sont, elles, bien acceptées comme influences. Le blues, les timbres, les quarts de ton, les aspérités, tout ce qu'il y a autour de la phrase, les ornements, les vibratos un peu spéciaux : on pouvait faire quelque chose avec ce réservoir. Mais attention, c'est un travail sur le matériau du blues, ce n'est pas le blues du XXI<sup>e</sup> siècle ni une référence explicite au répertoire.

*D'où l'idée est-elle venue d'une collaboration entre Benjamin de la Fuente le musicien et Mat Jacob le photographe ?*

— **Mat Jacob.** J'avais rencontré Benjamin de la Fuente et Bruno Chevillon lors d'un concert de Caravaggio en 2007, j'ai ensuite utilisé leur musique dans un court métrage. Le lien était noué. Quand Benjamin m'a parlé du projet, tout était déjà précis dans sa tête : le titre était déjà là, le travail sur blues. Nous nous sommes vus à maintes reprises, il mettait des mots très justes sur ce qu'il avait envie de produire : il cherchait un univers, il générait des images. J'ai commencé à tourner le film sans avoir entendu de musique. Il ne m'a donné les premières maquettes qu'en arrivant sur le tournage : on a regardé les premiers rushes, et cela s'accordait très bien... La rencontre entre la musique et les images venait de commencer !

*Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?*

— **Mat Jacob.** Je suis photographe à l'origine, pas réalisateur. Depuis quelques années je me suis mis à la vidéo, autant en documentaire qu'en fiction, mais là, je suis encore ailleurs. Ce qui

m'intéresse, c'est la proposition de l'expérience, de la rencontre avec la musique. Je l'utilise souvent de manière passive, alors que là Benjamin demande une confrontation, une étincelle entre la musique et les images.

*Quels sont les rapports entre le travail de photographe et ce film ?*

— **Mat Jacob.** J'ai commencé par le reportage : le Chiapas, c'était documentaire. J'y suis allé plusieurs fois sur vingt ans, et cela aboutit à une relation humaine avec des personnes dont j'ignorais tout, dont je ne connaissais ni le pays ni la culture. J'ai travaillé l'idée du blues de la même manière. Comme les gens m'attirent autant que la nature, je peux aller à la rencontre de personnes comme aller à la rencontre du bois, de le filmer, d'aller y chercher des choses dedans, de fouiller.

— **Benjamin de la Fuente.** En travaillant sur les archétypes du blues, on ne cesse de faire des zooms sur tous les détails qui font la qualité d'un morceau, la saturation ici, le retard là, le petit *bend* en plus. On a besoin d'images pour fouiller cela, rentrer dans la feuille, l'écorce, la trace du pneu dans la boue. L'idée était d'avoir, en vidéo, une qualité de photographe. Avec ensuite des traitements en temps réel pour donner du rythme et des coups de fouet supplémentaires.

*Ce spectacle raconte-t-il une histoire ?*

— **Benjamin de la Fuente.** Un semblant d'histoire... Le danger de l'immersif, du sensoriel, c'est de flotter nulle part. Il faut une certaine dramaturgie sinon cela ne tient pas la distance. Mais sous-jacente, on n'est pas dans le coup de théâtre !

— **Mat Jacob.** Le spectacle n'est pas narratif dans le sens cinématographique. Nous avons un mix d'images qui vont parfois se rencontrer, et forcément, lorsqu'on dispose plusieurs images les unes à côté des autres, on implique autre chose qu'une narration cinéma, quelque chose de plus fragmenté. Le personnage central relève du contexte du blues, mais sans tomber dans le *revival*. On a filmé la campagne, entre Normandie et Bretagne. Les décors sont vraiment blues, mais on voit bien que ce n'est pas le Mississippi, sans savoir non plus exactement où.

Un milieu rural, probablement aujourd'hui, avec un personnage solitaire, dur, perturbé par sa mémoire, hanté par ses souvenirs. Alors oui, une certaine narration s'installe, mais elle reste suffisamment floue pour ne rien imposer.

*Et laisser de la place au spectateur pour s'y glisser ?*

— **Mat Jacob.** Oui, il y a quelque chose de l'ordre de la quête de l'émotion. L'âme de ce personnage solitaire véhicule un blues tout à fait contemporain.

*Comme pour la musique, vous n'avez pas voulu faire un documentaire sur l'histoire du blues ?*

— **Mat Jacob.** Je crois que la musique est à peu près à la même distance du blues que le sont les images. Il n'y a qu'une archive avec une forte puissance documentaire intégrée au spectacle. Une photographie datée de 1908, prise à la chambre dans un champ de coton, représentant un Blanc en habit colonial au milieu d'une famille de Noirs, il revient peut-être de la chasse, il y a un fusil, des chiens autour de lui... Le spectacle parle aussi de l'histoire de notre personnage par rapport à cette image. On ne sait pas trop ce qu'elle incarne, sa mémoire, sa culpabilité, son lien familial avec le Blanc de la photo ? Est-il un descendant, est-ce lui même ? On est vraiment dans l'évocation.

*Musicalement, on ressent une vraie liberté de jeu, avec de nombreux moments suspendus...*

— **Benjamin de la Fuente.** On a l'habitude de faire des spectacles complexes, tirés au cordeau : cette fois, Bruno et moi, nous avons souhaité être dans plus de feeling, dans l'écoute de l'autre, avoir moins d'intendance technique. On voudrait immerger le public à l'intérieur d'un monde, pas toujours rassurant, pas forcément agréable, et nous immerger avec lui.

— **Bruno Chevillon.** C'est vraiment une musique d'états : il faut trouver le lâcher-prise, arriver à ce que la musique soit naturelle, comme si elle s'improvisait de nouveau. Elle est marquée par le mythe, les champs de coton, les grands espaces américains. Mais

aussi l'accablement de la chaleur, la souffrance, les pieds qui collent à la terre. Comme disent les musiciens : on est « *au fond du temps* ». Nous ne nous sommes pas posé la question de la lenteur ni des espaces : ils sont venus naturellement du blues.

*Et à l'instar des images, il y a des explosions de violence soudaine : on dirait parfois presque du Hendrix...*

— **Bruno Chevillon.** Oui parce que Hendrix n'est jamais loin, c'est un musicien qu'on aime beaucoup. Ce qui est intéressant, c'est son énergie pure, le travail sur les timbres. Quand on travaille comme nous sur des textures, comment arriver à être à la fois plein et lisible ? Comment faire entendre toutes les subtilités à l'intérieur ? C'est l'un des principaux enjeux de notre travail, ici ou avec Caravaggio.

*Sur un spectacle comme Folk Blues Remains, où vous situez-vous, entre écriture et improvisation ?*

— **Benjamin de la Fuente.** C'est toute la difficulté : nous voulons à la fois les vertus de l'écriture et celles de l'improvisation, la structure et la liberté ! Quand c'est au point, on le sait aussitôt, soudain une énergie s'installe, c'est tout à fait irrationnel, presque mystique : tout se met en place, chacun est juste dans son rôle, le moindre détail fonctionne, comme si on avait des antennes. Et d'un seul coup, on croit que c'est écrit, alors que c'est improvisé... Mais rien ne serait possible si on ne se connaissait pas depuis si longtemps. Quinze, vingt ans d'écoute et de discussions, c'est luxueux et irremplaçable !